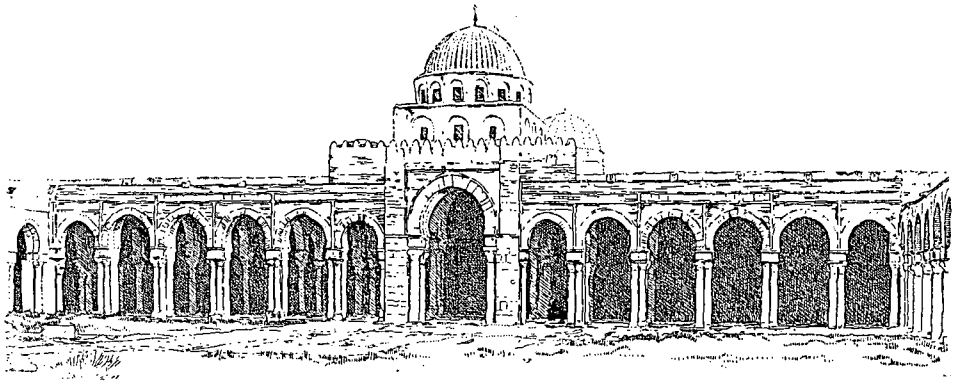


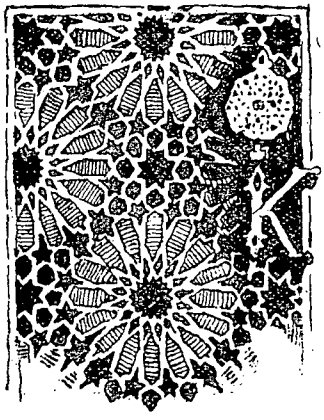
L'ART ARABE DANS LE MAGHREB

KAIROUAN

(PREMIER ARTICLE.)

I

LA VILLE ANCIENNE ET LA VILLE MODERNE [1]

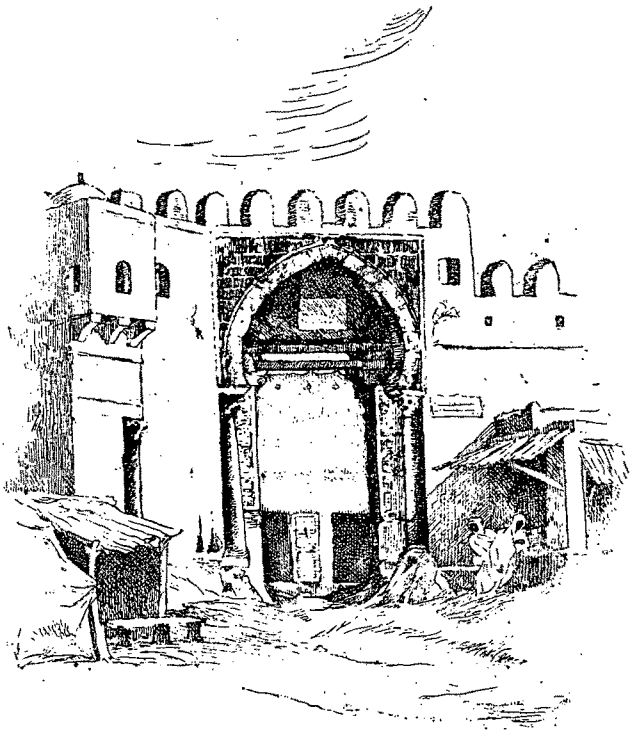


AIROUAN est situé dans une immense plaine, grandiose d'horreur et de splendeur. Des vallonnements, couverts d'une végétation basse et brûlée, s'inclinent doucement vers une insensible cuvette, remplie de moissons monotones et de champs de poussière, — fond de lacs amers qui vont se desséchant, de vastes marais dont le sol crevassé sonne sous le pied des chevaux. Kairouan, la ville sainte, est là, dans la poudre d'or, blanche comme le sel, pareille à un mirage sous la réverbération solaire.

1. O. Houdas et R. Basset, *Rapport*, etc., dans le *Bull. de Corr. africaine*, 1882 et 1884; H. Saladin, *Rapport au ministre*, etc., dans les *Archives des Missions scientif.*, 3e série, t. XIII, 1887; Cagnat et Saladin, dans le *Tour du Monde*, 1885, 1er sem. et suiv.; Graham et Ashbee, *Travels in Tunisia*, Londres, Dulau, 1887.

Un superbe album de photographies prises en 1882, au lendemain de la con-

Aucune capitale, je crois, n'a été fondée dans une position aussi disgraciée. Point de jardins, point de *gouta*, comme à Damas; point de fleuve, comme au Caire, à Bagdad ou à Hama; point de mer, comme à Tanger. Pas un arbre, aussi loin que la vue s'étende; la grande *Sebkha-el-Hani* et le lac *Kelbia* sont entourés de boues ingrates



BAB-ET-TUNIS ET SOUK-EL-BERRANI, A KAIROUAN.

(Dessin de M. Ary Renan.)

qui n'ont jamais porté que des céréales assez maigres. Les historiens arabes [1] n'ont donc pas menti en racontant que le grand conqué-

quête, par M. Lougarre, est annexé au rapport de MM. Houdas et Basset. Nous y avons puisé les motifs de nos principales illustrations; un exemplaire de cet album est déposé à la bibliothèque de l'Institut.

1. Les géographes et les historiens arabes de la conquête de l'Afrique, Edrisi, El-Bekri, Ibn Khaldoun, El Kairouani, Nouweiri, etc., ont été traduits et analysés bien des fois. Nous renvoyons à Amari, *Storia dei Musulmani di Sicilia*, Florence, 1858; Mercier, *Hist. de l'établissement des Arabes* et *Hist. de l'Afrique septentrionale*, Paris, 1888; Rousseau, *Annales tunisiennes*, et à la thèse de W. Roth, *Okba-ibn-Nafi-el-Fihri*, Goettingue, 1859.

rant Okba-ibn-Nafi choisit de propos délibéré un fourré de joncs et de plantes rampantes, un repaire de bêtes fauves, pour y fonder une ville. Les musulmans de Kairouan ajoutent qu'il fit ainsi, pour ne pas imiter les *roumis* qui bâtissent leurs cités sur des éminences, et pour occuper le premier un sol vierge. Il n'est pas impossible qu'un semblable mobile ait été pour quelque chose dans la détermination d'Okba; cependant, les auteurs mentionnent, à cette place même, un petit *castello* des *roumis*, appelé *Kamounia*, et ce nom semble bien antique. Nous verrons aussi plus loin qu'El-Bekri parle tout au moins d'un gros édifice romain enclavé dans le périmètre de la ville arabe. Les avantages qu'Okba fit ressortir aux yeux de ceux qui préféraient un autre emplacement, Sousse, par exemple, étaient : l'éloignement de la mer qui mettrait la nouvelle ville à l'abri de toute surprise par les flottes byzantines, l'excellence du pâturage pour les chameaux, et le voisinage de la Sebkha [1].

Ibn-Khaldoun, dans ses admirables *Prolégomènes historiques*, écrits vers 1375, ne juge point autrement la résolution d'Okba que nous ne la jugeons aujourd'hui. Il a vu la décadence de Kairouan; il en donne deux raisons. Dans le chapitre « Sur les choses dont il faut tenir compte lorsqu'on fonde une ville », il dit : « Les fondateurs de villes ont quelquefois négligé les emplacements que la nature des lieux leur désignait; ... c'est ce que firent les Arabes dans les premiers temps de l'Islamisme. Dans le choix des emplacements, ils ne cherchèrent que ce qui leur paraissait le plus essentiel, c'est-à-dire des pâturages où leurs chameaux trouvassent les arbustes et les eaux saumâtres qui leur convenaient. ... Ce fut ainsi qu'on fonda Kairouan, etc.; ... et comme on n'avait pas tenu compte de la nature, ces villes dépérirent très rapidement. » Puis, ailleurs : « Si la ville fondée n'a pas dans son voisinage de peuples campagnards qui puissent lui fournir les éléments pour suppléer à la décadence de la popula-

1. Toutes ces données qui s'accordent suffisamment bien sont en partie contredites par un manuscrit découvert au moment de la conquête par MM. Houdas et Basset, le *Meâlim-el-Imân* de Si Mohammed ben En Nadji. D'après cet auteur, il semblerait qu'il y ait eu plusieurs personnages du nom de Okba. Dès l'an 34 de l'hégire (659), Mouavia-ibn-Hodeidsch aurait fait creuser des puits autour du futur emplacement, et leur aurait donné son nom. Enfin une mosquée aurait été fondée, avant celle de Sidi-Okba, an 47 de l'hégire (672), par un nommé Rouifa-ben-Tsâbit.

Cette mosquée, dite mosquée des Ansars, existe, ainsi que nous le verrons par la suite. Ce document ne nous paraît pas suffisant pour déposséder Okba de toute sa gloire (V. Houdas et Basset, *op. cit.*, 1884, 1er fascicule).

tion, ses murs d'enceinte se dégraderont aussitôt que l'empire aura succombé; elle tombera en ruines... Cela est arrivé pour Kairouan. »

Sidi-Okba n'était ni un hygiéniste ni un philosophe; il pensait sans doute que Dieu pourvoirait à la fortune de la ville qu'il fondait [1]. Ce lieu inculte lui plut par sa sauvagerie : il y planta brutalement sa lance.

« Arrivé là, dit Ibn-abd-el-Hakem, Sidi-Okba cria à haute voix : « Habitants de cette terre, éloignez-vous, et qu'Allah vous fasse « miséricorde! Nous allons nous fixer ici. » — Il répéta trois jours de suite cette sommation, et toutes les bêtes sauvages lui cédèrent le terrain. Pendant trois jours, lions, panthères, sangliers et hiboux s'enfuirent par bandes avec leurs petits. Le conquérant dit alors au peuple assemblé : « Voici votre *Kairouan!* (station de caravanes, ou mieux place d'armes, camp retranché). » C'était en l'an 50 de l'hégire (675).

Par malheur, la vermine et les scorpions sont revenus depuis à Kairouan. La Mecque n'est certes pas plus austère. L'absence de verdure, même dans l'enceinte, et le manque d'eau courante donnent à la ville et à la banlieue de Kairouan un aspect désolé qui n'a pas d'analogue. Brusquement, à partir du pied des murailles, commence un désert répulsif et maussade, une ceinture d'affreux cimetières et de gazons piétinés. Nulle collaboration de la nature : un tas de chaux, une œuvre de l'obstination humaine dressée, — contre le vœu des éléments, — au milieu du steppe. Nous sommes devant la principale ville d'un peuple de nomades et de pasteurs à demi fixés. Or, les peuples pasteurs n'ont pas d'arbres [2], pas d'ombrages; les troupeaux détruisent tout, aussi sûrement que les sauterelles; surtout, ils salissent le sol et l'exhaussent. Kairouan est littéralement environné d'un cordon de hauts monticules qui ne sont que des amas de bouses et d'ordures. Aux alentours des abreuvoirs et devant les portes, on voit nettement le cône de fiente déposé par les armées de bétail qui s'y pressent chaque soir, et par les caravanes que Sidi-

1. Okba, suivant les uns, aurait demandé à Dieu que sa ville ne fût jamais ni prise d'assaut ni pillée. « Récits apocryphes! » disent les autres, car l'histoire a montré que Kairouan fut bien des fois pris et pillé. Voilà un bel exemple de démonstration par l'absurde.

2. « A Kairouan, il n'y a pas d'autre bois à brûler que celui qu'on coupe aux oliviers des environs », dit El Bekri. Ces oliviers sont détruits. On comprend bien, à Kairouan, que le mot arabe *souad* « noir » désigne une forêt. Le moindre groupe d'arbres fait tache dans l'uniformité de la plaine.

Okba avait annoncées. Ces collines artificielles dépassent la hauteur des murailles actuelles, qui est de douze mètres environ, et permettent de plonger sur la ville; la plus remarquable est le *Draa-el-Guemel* (mamelon des poux), situé en face de la porte des Pêchers. Voilà de quels observatoires nous embrassons le panorama de Kairouan.

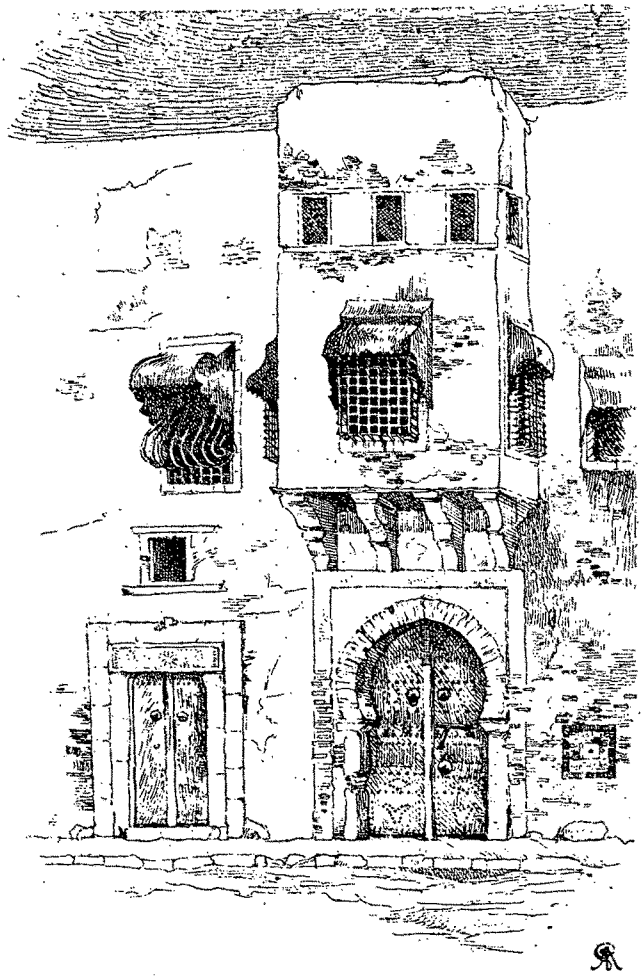
Avant d'y entrer, jetons un coup d'œil sur son étonnante histoire.

La fondation de Kairouan date des premières heures de la conquête arabe. Les auteurs s'accordent à nous dire que le prédécesseur d'Okba au gouvernement de l'*Ifrikia*, de la Tunisie actuelle à peine conquise, Mouavia-ibn-Hodeidsch, avait fixé ses quartiers sur une position voisine de celle qu'occupe la ville d'Okba, là où était la ville infidèle d'*Uselitanum* (*Djeloula*). Le site n'agréa pas à Okba; ce dernier était un sectaire farouche; seul parmi les conquérants arabes, il exigeait la conversion des vaincus. Nouweiri rapporte que, voyant les apostasies qui se produisaient dès qu'il s'absentait, l'émir résolut de fonder une ville qui fût, jusqu'au jour du jugement dernier, le camp retranché et le point de ralliement de l'Islam. Son ambition fut exaucée pendant des siècles. C'est de Kairouan que lui-même partit pour cette effrayante marche triomphale qu'il poursuivit jusqu'à l'Atlantique, sans que le poitrail de son cheval rencontrât d'obstacles [1]. Kairouan fut l'*oppidum* de l'Islam; là résidèrent les gouverneurs, là s'organisèrent toutes les expéditions; de là sortirent les conquérants de l'Afrique, de la Sicile et de l'Espagne, jusqu'au moment où Fez devint, sous les Edrissites, la capitale du Maghreb occidental et où Ahmed-abou'l-Abbès transporta le siège du gouvernement de l'Ifrikia à Tunis. Dès les premiers jours, une petite colonie d'Arabes de race pure s'était établie à l'entour de Kairouan; c'était le plus sûr contingent des envahisseurs en cas de révolte, et leur seul point d'établissement véritable pendant l'invasion du VII^e^ siècle.

En réalité, Okba ne fit guère que désigner des emplacements : emplacement d'une enceinte, d'une mosquée, d'un *mihrab* ou niche sainte dont la convexité regarde La Mecque. Il faut bien se figurer la fondation de toutes pièces d'une ville arabe comme une opération d'une certaine durée, pendant laquelle l'embryon de la cité risque quelques aventures. Ainsi, le remplaçant d'Okba pendant ses marches

1. Au retour, Okba mourait avant de revoir Kairouan; il était tué par surprise à Tehouda (20 kil. de Biskra), où il fut enterré. La mosquée bâtie sur sa tombe est un des plus anciens monuments de l'Islam algérien.

victorieuses, Abou-Mouhadjer, essaya de déplacer la ville naissante, sans doute à cause de la rareté de l'eau, et d'en bâtir une autre à deux mille, plus loin. A en croire Nouweiri, la nouvelle citée une fois



MAISON D'UN RICHE INDIGÈNE, A KAIROUAN.

(Dessin de M. Ary Renan.)

édifiée, Mouhadjer voulut jeter bas celle d'Okba et la démantela; mais celui-ci protesta auprès du khalife, obtint gain de cause et restaura sa ville (681-682), après avoir rasé la ville rivale. Si l'on prenait les textes au pied de la lettre, les villes seraient sorties de terre en ce temps comme par enchantement : trois Kairouans auraient surgi en quelques années; et la tradition dit, en effet, que les pierres

venaient se placer toutes seules en assises à la voix du nouvel Amphion. Mais la véritable signification des textes lorsqu'ils parlent d'une fondation de ville, concerne en réalité les murailles seules, qui sont l'essentiel. Cela se voit bien par l'exemple de Mansourah, près de Tlemcen. Élevée pour être la rivale de Tlemcen par Abou Yacoub, qui assiégeait cette dernière ville, sa construction, son orgeilleuse prospérité et sa destruction durèrent en tout sept années, autant que ce terrible siège. Or, pendant ce laps de temps, l'assiégeant eut tout juste le loisir de bâtir l'admirable périmètre de murailles qui existe encore, d'y élever une mosquée et quelques palais. Le reste de l'espace enclos dut être occupé par un vaste camp, des marchés en plein air, des tentes, des abris légers, qui étaient d'une construction rapide et dont la destruction avait lieu en un jour. L'imagination d'Ibn-Khaldoun, un des historiens arabes les plus critiques, nous décrit cependant à Mansourah une cité merveilleuse. Ce grave historien ne ressemble-t-il pas un peu à Schéhérazade qui faisait bon marché des vraisemblances, pour que le conte fût plus beau?

Le périmètre des fortifications de Kairouan fut de suite considérable; un camp le remplit; des huttes grossières se groupèrent autour du chœur, pour ainsi dire, de la grande mosquée naissante, élevé sous les yeux d'Okba; mais la construction même de la mosquée suivit, comme nous le verrons, des phases diverses. En même temps que le *mihrab*, on construisit un palais de gouvernement, des habitations pour les principaux de l'armée, et sur les routes avoisinantes, dès *khans*, des maisons de halte pour les voyageurs futurs. D'après Ibn-Koteïba, la mosquée fut de pisé, les maisons furent de roseaux. Pareille simplicité n'était pas rare : Ibn-Khaldoun rapporte que les habitants de Koufa ayant demandé au khalife Omar la permission de rebâtir en pierre leur ville de roseaux qui venait d'être incendiée, celui-ci répondit : « Faites; mais aucune maison ne doit avoir plus de trois chambres. »

La réfection de Kairouan ne tarda pas : Mousa-ibn-Noseir (698-704) transforma la ville d'argile en une ville de pierre et de marbre; on n'avait pas pensé jusque-là à utiliser les débris antiques des environs. Mais à peine fondé, Kairouan changeait de mains. Une révolte victorieuse des Berbers chassait les Arabes et s'y établissait. Bientôt Hassan-ibn-Noman ressaisissait l'oppidum et en poursuivait l'édification. Cette première alerte n'était que le début de longues vicissitudes. Les dissidents Kharedjites s'emparèrent de Kairouan, égorgèrent la population, pillèrent la ville; prise et reprise,

tantôt les factions se la disputent, tantôt les milices syriennes y font et y défont à leur gré des gouvernements anarchiques. Enfin, Haroun-al-Rachid y rétablit une sorte de paix en y installant comme gouverneur l'émir Ibrahim-ben-el-Arleb, fondateur de la grande dynastie des *Arlébites* (ou Aghlabites) qui compta onze princes, régit l'Afrique de la Tripolitaine à Tlemcen, conquit la Sicile et prolongea d'un siècle la domination arabe en Afrique par sa sagesse relative. La plupart des princes arlébites furent des tyrans, mais des tyrans politiques. Kairouan eut sa grande floraison sous leur règne et fut bien alors la capitale religieuse, ethnographique de l'Ifrikia arabe. Cependant, le caractère remuant des habitants les rendait fort difficiles à gouverner. Kairouan était une ville d'université très renommée; Ibn-Khaldoun l'apprécie en ce sens autant que Cordoue; les jurisconsultes y jouaient un grand rôle; l'un deux, Abou-Abdallah-Ased, contribua beaucoup à la conquête de la Sicile; mais toutes les controverses s'y répercutaient d'autant mieux; les émeutes y furent innombrables.

Le premier des Arlébites comprit donc qu'il fallait gouverner la ville du dehors. Dès qu'il fut dûment intronisé par le khalife (800), il acheta un terrain distant de la capitale de trois milles au sud, sous le prétexte d'y bâtir une villa de plaisance. En réalité, il y bâtit surtout une forteresse, entourée de fossés, et y fit transporter en secret le trésor et les armes que contenait le palais des émirs. Puis il s'y enferma avec sa garde. Le château s'appela *El-Abbacia*, et, plus tard, *Kasr-Kedim* (le Château Vieux). *El-Abbacia* est nommé « la forteresse du fossé » par les Annales d'Eginhardt. C'est là que Charlemagne, couronné empereur l'année même où Ibrahim fut investi du gouvernement de l'Ifrikia, envoya des ambassadeurs réclamer les reliques d'un saint enterré à Carthage.

D'après El-Bekri, une véritable ville devait environner le château. « *Kasr-Kedim*, dit cet auteur, possède une mosquée dont la tour cylindrique est construite en briques et ornée de colonnes disposées en sept étages. Jamais on n'a rien bâti d'aussi solide et d'aussi beau. Autrefois Kasr-Kedim avait plusieurs portes. Dans l'intérieur de la ville est une grande place appelée « l'hippodrome ». Ibrahim s'étant installé dans la nouvelle ville, fit démolir le palais du gouvernement qui était à Kairouan, au sud de la mosquée, et qui avait subsisté depuis la conquête. »

El-Abbacia fut, pendant trois quarts de siècle, la résidence des Arlébites. Il n'en reste plus littéralement rien.

Le règne de Ziadet-Allah I^er^ (817) fut capital dans l'histoire

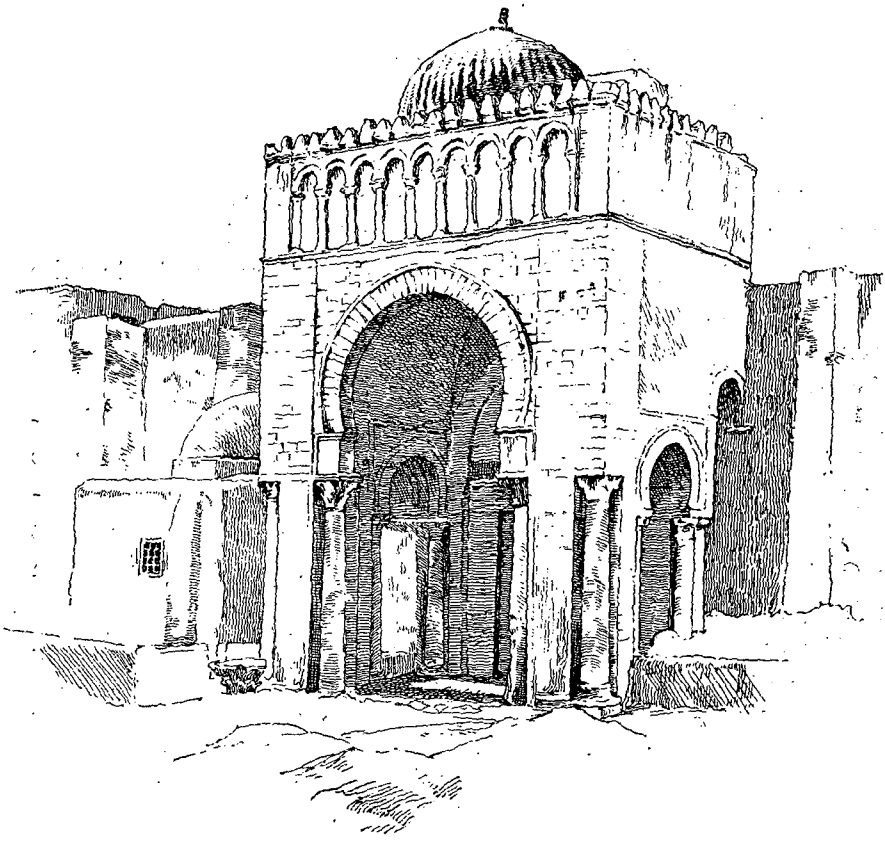
artistique de Kairouan ; outre des ouvrages de voirie, nous verrons plus loin que c'est lui qui construisit la grande mosquée telle que nous la voyons. Pour le récompenser, la populace l'assiégeait deux fois dans El-Abbacia ; il dut abattre les murailles de la ville rebelle ; mais il ne put abattre ni l'autorité de la *Djema*, sorte de conseil des notables de la municipalité, convoqué sous forme de diète, ni l'opposition des docteurs.

El-Abbacia ne plut pas aux successeurs du grand émir ; Ibrahim-ibn-Hamed voulut avoir une forteresse à lui, et *Rokkada* (la Rocheda de Léon l'Africain) s'éleva dans la plaine, à quatre milles de Kairouan. El-Bekri en fait une description séduisante. « Rokkada, dit-il, a un circuit de vingt-quatre mille quarante coudées, mais la plus grande partie de cet emplacement est occupé par des jardins. Il n'y a pas de localité en Ifrikia où l'air soit plus tempéré, le zéphyr plus doux et le sol plus fertile. Celui qui entre dans cette ville ne cesse, dit-on, de rire et de se réjouir sans aucun motif. Ibrahim y construisit des palais magnifiques et une mosquée ; la nouvelle ville se remplit promptement de bazars, de bains et de caravansérails. Ce fut en l'an 263 (876-877) qu'Ibrahim l'arlébite posa les fondements de Rokkada, qui continua d'être la résidence de cette famille, jusqu'à ce que Ziadet-Allah (il s'agit de Ziadet-Allah-ibn-Abdallah, ou Ziadet-Allah III, dernier émir arlébite, en 909) se vît contraint à l'abandonner et à s'enfuir devant les armées victorieuses d'Abou-Abdallah. Le souverain fatimite Obeid-Allah séjourna dans Rokkada jusqu'en l'an 308 (920-921), quand il alla demeurer à El-Mahdiya. Après le départ d'Obeid-Allah, la ville commença à déchoir ; elle perdit ses habitants, qui s'en allèrent ailleurs, et tomba graduellement en ruines. El-Moaz, fils d'Ismaïl-el-Mansour, fit raser tout ce qui restait de la ville et passer la charrue sur l'emplacement qu'elle avait occupé. Rien ne fut épargné, excepté les jardins. »

Hélas ! l'ordre d'El-Moaz a été exécuté à la lettre ; les jardins eux-mêmes ont disparu, et on chercherait vainement le site de Rokkada, bâti en un jour et nivelé quarante-cinq ans après. *Rokkada* signifie en arabe « *la dormeuse* », et El-Bekri rapporte les deux fables qui avaient cours sur le sens de ce nom ; l'une est gracieuse ; l'autre, terrible, fait allusion à des images de mort. Ce sont là des badinages grammaticaux fort prisés des Orientaux. Mais où l'excellent homme se trompe, c'est lorsqu'il représente Rokkada comme un lieu de délices. Ce château féodal fut ensanglanté par de perpétuels massacres ; ce fut comme un Plessis-les-Tours où Ibrahim, retranché avec

ses esclaves noirs, réalisait le type du tyran oriental. Le jour où Ziadet-Allah III s'enfuit de Rokkada avec ses trésors, la populace de Kairouan vint piller la ville avec rage.

Il est un fait plus curieux encore que l'existence de ces deux



PORTE DE L'EST A, LA GRANDE MOSQUÉE DE KAIROUAN.

(Dessin de M. Ary Renan.)

châteaux, de ces deux « villes » dressées dans la banlieue contre la ville sainte. Une autre « ville » exista à côté de Kairouan, comme un grand faubourg séparé. Je laisse encore une fois parler El-Bekri :

« La ville de *Sabra,* qui touche à celle de Kairouan, fut bâtie en l'an 337 (948-949) par Ismaïl (El-Mansour, troisième khalife de la dynastie fatimite). Il y établit son séjour et lui donna le nom d'*El-Mansouriya*. Sabra continua jusqu'à l'époque de sa ruine à servir de résidence aux souverains du pays. El-Moaz y transféra tous les bazars

et toutes les fabriques de Kairouan. Elle avait cinq portes; on rapporte qu'on percevait chaque jour, à une seule de ces portes, la somme de vingt-six mille dirhem pour droits d'entrée... En l'an 444 (1055-1056) le rempart, du côté de Sabra, se développait en ouvrage avancé; deux murs parallèles, séparés par un intervalle d'un demi-mille, allaient aboutir à ce faubourg. Aucun négociant ni voyageur ne pouvait introduire dans Kairouan des marchandises sujettes aux droits sans passer par Sabra. »

Le fatimite Obeid-Allah avait transporté le siège du gouvernement à Mahedia ; trente ans après un autre émir le replaçait, non pas dans Kairouan même, mais dans cette nouvelle ville si proche voisine de la capitale véritable. Sans doute Sabra fut alors la ville commerciale et brillante, tandis que Kairouan restait une sorte de ville ecclésiastique, une ville de mosquées, de couvents et d'écoles, tout occupée de controverses religieuses et politiques. Puis, brusquement, deux cents ans plus tard (1154), Edrisi témoigne que Sabra était abandonnée; or, une ville abandonnée est aussitôt nivelée. Aujourd'hui, de quelque côté qu'on regarde, il n'existe plus, autour de Kairouan, rien qui ressemble même à un village : tous les témoignages palpables de l'histoire semblent pulvérisés. La *Sebka*, cette mer Asphaltite en miniature, rayonne seule, brillante comme un miroir d'étain.

Nous ne saurions entrer dans le détail de l'histoire de Kairouan plus avant. Innombrables ont été les révolutions, les tueries, les pillages dont la ville sainte fut le théâtre; des gouvernements éphémères y battaient monnaie; les sectes les plus diverses y professaient leur doctrine pendant que la secte adverse assiégeait les portes. La plus étrange de ces alternatives fut celle qui livra la ville au Mahdi Abou-Yezid, le fanatique kharedjite, célèbre sous le nom de l' « homme à l'âne ». Mais, en 1048, l'apostat El-Moaz, premier prince de la dynastie ziride, en reconnaissant comme maître le khalife abbacide de Bagdad, attirait sur lui la vengeance de El-Mostanser et déchaînait la grande invasion. Les hordes arabes du Hadjaz, lancées sur l'Afrique qui leur était livrée, détruisaient Kairouan et semaient la Tunisie de ruines. Les murs de Kairouan se relevaient à chaque fois. Après le sac de 1057, appelé par les historiens arabes « la catastrophe de Kairouan » [1], ils voyaient la chute des Mérinides, les

1. Le sac de Kairouan par les Nomades eut lieu onze ans avant que El-Bekri écrivît son ouvrage; « la population de Kairouan, dit-il, fut emmenée en esclavage, et la ville resta déserte; on n'y laissa que les gens les plus pauvres ».

troupes espagnoles amenées contre eux par le dey Mouley-Hassan. Ils ne subissaient pas à cette époque la souillure des chrétiens; mais ils recevaient bientôt les pachas turcs, souillure presque égale. Ils assistaient à plusieurs reprises aux combats des armées tunisiennes et algériennes et donnaient toujours abri aux séditions qui avaient leur origine dans les monts Ousselet... En 1701, Mourad-Bey jetait bas remparts et maisons : « Il ne respecta que les mosquées et les zaoüias », dit Hadj-Hamouda. Enfin, après une série de sièges horribles, les murs étaient rasés, ainsi que la kasba, par Ali-Pacha (1740).

Il nous semble miraculeux que Kairouan se soit relevé de tant de pillages et de destructions haineuses; c'est sans doute à son caractère de métropole religieuse, de *limen sanctum*, que la ville doit de s'être refait une coquille et d'avoir gardé les dehors d'une capitale. Dans cette longue succession de maîtres, la seule dynastie dont le souvenir n'ait pas péri est celle des Arlébites. On les nomme encore à Kairouan; cela tient à ce qu'ils ont laissé derrière eux des œuvres utiles. Kairouan leur doit son eau et sa grande mosquée.

L'eau a toujours été le problème capital pour une ville aussi paradoxale. Certes l'eau ne fait pas défaut dans le sous-sol de la plaine; les sources sont abondantes dans la belle chaîne voisine des monts Ousselet et, dans la saison des pluies, le Merg-el-Lil déborde; mais il fallait des ingénieurs. Une des préoccupations des Arlébites, préoccupation partagée par les Fatimites, fut d'aménager ces richesses naturelles. Une conduite de 32 kilomètres de long, qui existe encore, amena les sources au pied des remparts. D'autre part, les règlements de voirie ne permettaient pas de bâtir de maison sans citerne; faible provision, car l'eau ainsi recueillie est saumâtre ou magnésienne : comme toutes les villes de Tunisie, Kairouan est assis sur un sol de sel et de salpêtre.

Kairouan s'alimentait surtout à des réservoirs situés hors de ses murs. « En dehors de la ville, dit El-Bekri, se trouvent quinze réservoirs bâtis par l'ordre de Hicham (khalife ommeïade) et d'autres princes. Le plus grand et le plus utile de ces bassins est situé auprès de la porte de Tunis et doit sa construction à Abou-Ibrahim Ahmed, fils de Mohammed l'Arlébite. Il est de forme circulaire et d'une grandeur énorme. Au milieu s'élève une tour octogone, couronnée par un pavillon à quatre portes servant de tour de guet et gardé continuellement par onze hommes. Pour s'y rendre, Ibn-el-Arleb montait dans un bateau appelé « le glisseur ». Une longue série d'arcades cintrées dont les unes sont posées sur les

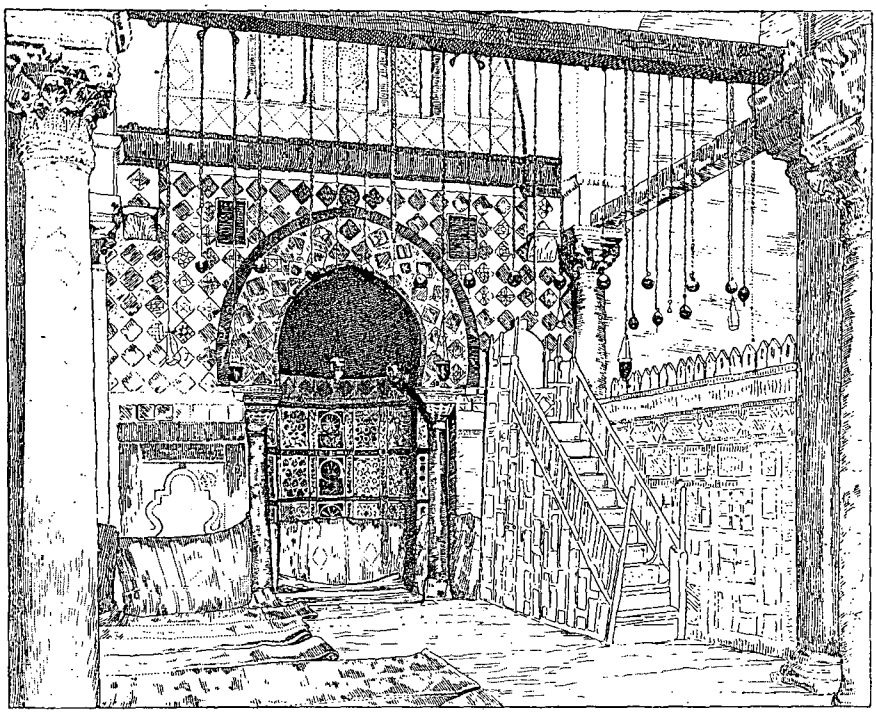
autres (un aqueduc à deux étages) vient aboutir au côté méridional. A l'occident, il y avait un château bâti par Ziadet-Allah. Immédiatement au nord du même bassin s'en trouve un autre, de petite dimension, nommée « *el Feskia* » (le Réservoir) qui reçoit les eaux de la rivière et en amortit la rapidité. Quand ces eaux le remplissent jusqu'à la hauteur de deux toises, elles s'écoulent par une ouverture nommée « la décharge ». La Feskia est un ouvrage magnifique et d'une construction admirable. Obéïd-Allah (premier khalife fatimite) disait quelquefois : « J'ai remarqué en Ifrikia deux choses auxquelles je n'ai rien vu de comparable en Orient; l'une, c'est le réservoir qui est auprès de la porte de Tunis, et l'autre, c'est le *Kasr-el-Bahar* (le Château du Lac) qui se trouve dans la ville de Rokkada.

De pareils travaux d'art ne pouvaient en effet manquer de frapper vivement les Orientaux. « Le vulgaire, dit Ibn-Khaldoun dans ses *Prolégomènes*, donne le nom d'« *adites* » à la plupart des anciens édifices qui subsistent encore, les attribuant au peuple d'Ad. Cela est sans fondement. Tels sont les monuments élevés par les fatimites en Ifrikia, les bassins de Kairouan; telles sont encore les additions faites par les Arlébites à la grande mosquée de cette ville. » Quant à nous, nous croyons que les grands travaux hydrauliques dont parlent les auteurs arabes sont l'œuvre d'ouvriers *roumis;* la tradition encore vivante à Kairouan le veut ainsi; le fait d'architectes chrétiens employés par les princes musulmans n'est pas rare; et, d'ailleurs, les deux bassins tangents l'un à l'autre de Kairouan sont disposés selon un plan romain qu'on retrouve dans plusieurs localités d'Afrique, spécialement du sud tunisien, ainsi que l'ont fait remarquer MM. Cagnat et Saladin [1].

Aujourd'hui, grâce aux soins de l'administration française, le grand bassin rond est restauré et plein d'une eau limpide, tandis que les autres réservoirs sont en ruine. Il a 136 mètres de diamètre sur 6 de profondeur; on distingue encore au centre les restes de ce « palais », de ce kiosque, où les émirs allaient le soir prendre le frais en gondole. De près, on dirait un des grands bassins de Versailles auquel manque la sculpture centrale; mais du haut des murs de Kairouan, cette nappe d'eau bleue semble une grosse turquoise oubliée dans les champs où fut Rokkada.

1. *Tour du Monde*, l. c.; *Archives des Missions scientifiques*, etc., 3e série, t. XIII (1887).

En revanche, rien de triste comme la citerne municipale dite *Msala-Darbat-Tamar* (la *mosalla* des funérailles), qui se trouve dans la ville; c'est un enclos de 130 × 100 mètres, circonscrivant une aire cimentée dont la pente aboutit à des réservoirs souterrains voûtés; sur cette plate-forme torride se réunissent les grands enter-



MIRHAB DE LA GRANDE MOSQUÉE DE KAIROUAN.

(Dessin de M. Ary Renan.)

rements. Plus loin, dans la plaine, voici l'abreuvoir de *Bir-el-Bey;* les bêtes de somme le mettent presque à sec; aucune eau ne sert à l'agriculture. Cependant, le guano, les détritus pulvérulents qui environnent les remparts seraient un excellent engrais si on les arrosait un peu, et Kairouan produirait d'aussi belles salades que Sousse.

Il existe dans la ville, près d'un petit marché aux grains porté par des colonnes antiques, une *noriah,* fondation pieuse, peut-être unique en son genre. Elle est située au premier étage, sous une jolie coupole, et actionnée par deux chameaux apocalyptiques. Les pauvres bêtes sont obligées de monter l'escalier à genoux, sous

une voûte basse et fétide, et tournent tout le jour sans voir le ciel.

Kairouan a toujours eu, d'après El-Bekri, sept *mahrès* (redoutes ou corps de garde fortifiés). Dans les temps anciens, la ville était entourée d'une muraille de brique, large de dix coudées. Nous avons vu que Ziadet-Allah Ier abattit cette muraille pour punir les Kairouanais d'avoir pris part à une révolte (825). El-Moaz releva les fortifications et leur donna un périmètre de vingt-deux mille coudées (1060). Bâties pour les trois quarts en briques, les murailles actuelles, à gros créneaux arrondis, ont un aspect beaucoup moins frappant que celles de Sousse, de Sfax, de Mahedia, par exemple. Elles ne peuvent dater au maximum que de la moitié du siècle dernier, c'est-à-dire du démantèlement de Kairouan de 1740, que nous avons mentionné. Mais leur périmètre est assurément bien plus restreint que celui des enceintes précédentes. La grande mosquée, située aujourd'hui à l'angle des remparts, était jadis au milieu de la ville. Il est d'ailleurs certain, malgré les exagérations évidentes qu'on peut recueillir à Kairouan, que la mémoire musulmane ne se trompe pas en gardant le souvenir des quartiers très peuplés qui sont détruits de nos jours : collines des marchands de dattes, d'épices, de goudron, collines des mesureurs de blé, des forgerons, des cloutiers. Peut-être ces traditions se rapportent-elles à Sabra autant qu'à la ville propre. La ville de nos jours est bâtie uniquement en petites briques ou galettes rectangulaires recrépies à la chaux, et les murailles que nous voyons ont dû être construites avec les débris des quartiers disparus, dont on pressent à peine les substructions çà et là, hors de l'enceinte; on sait avec quelle rapidité l'Oriental fait disparaître les ruines; les villes s'engloutissent les unes les autres.

Ces médiocres remparts modernes, garnis de tours rondes et carrées, sont percés de cinq portes qui ne se ferment plus comme jadis à la nuit. El-Bekri comptait quatorze portes, nouveau témoignage de la diminution de la ville. Les portes actuelles ont assez de caractère; une d'elles, *Bab-et-Tunis*, — c'est là que les Aissaoua font leurs atroces exercices, — est portée par des colonnes antiques, et, en guise de montants, par deux belles inscriptions coufiques. Par contre il n'y a plus, depuis 1740, de kasba digne de ce nom. Quant à la ville même, elle nous a d'abord désillusionné. Son aspect est tout autre que celui des villes musulmanes de la côte, telles que Bizerte et les escales de Hammamet à Mahedia, où le pittoresque se multiplie à chaque tournant de ruelle. Les pauvres maisons arabes sont toujours aussi basses, aussi badigeonnées, renforcées toutes aux carrefours

par des fûts de colonnes brisés; mais les rues sont larges; peu ou point de passages voûtés, d'arcs, d'encorbellements originaux. Notons cependant l'aspect des maisons riches, semblables à l'extérieur, comme toutes les choses d'Orient, à des ruines lépreuses, à des prisons du silence. Les fenêtres sont munies de grillages de toute forme et d'auvents à la mode espagnole, et les portes garnies de clous qui dessinent des ornements rituels. Quelques portes, avec leurs jambages et leur linteau sculptés d'ornements en rosace du style juif primitif, ont bonne tournure. Plus rares sont celles qui sont ornées de faïences. Presque tous les rez-de-chaussées sont d'ailleurs des étables infectes, et, au crépuscule, les troupeaux errent dans la ville entière. On y voit jusqu'à des cases bâties en pains d'argile simplement desséchés au soleil, comme aux premiers jours de Kairouan.

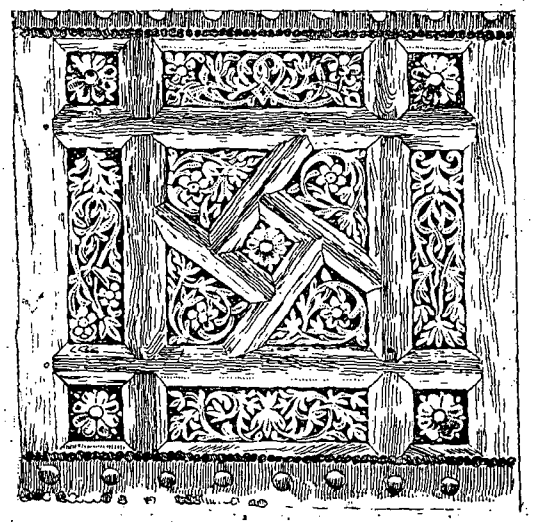
Les *souks* sont grouillants et frais, sans avoir l'aspect grand des bazars de Damas ou du Caire. Là se vendent d'innombrables babouches, de belles selles et des gargoulettes renommées. Là aussi s'étalent les célèbres tapis de Kairouan, au coloris violent et profond, d'une fabrication irréprochable, mais d'une invention décorative moins riche et d'une palette moins variée, moins fine, que les tapis sortis des ateliers asiatiques.

Les historiens arabes nous représentent la ville de jadis comme un centre d'activité artistique et industrielle bien plus considérable. Nous savons que Iezid-ibn-Hatem (771) avait séparé les divers marchés de Kairouan, suivant les corporations diverses; chaque industrie avait son bazar distinct, avec sa mosquée et sa compagnie d'assurance mutuelle. Avant que El-Mansouriya ne monopolisât le commerce, une double ligne de boutiques s'étendait sans interruption du nord au sud. Depuis la porte des murs jusqu'à la mosquée, cette rue avait une longueur de deux milles moins un tiers, et depuis la mosquée jusqu'à la porte opposée une longueur de deux tiers de mille. D'une extrémité à l'autre, elle était couverte d'un toit, et elle renfermait, à elle seule, tous les dépôts de marchandises et toutes les fabriques. Ce fut Hicham-ibn-Ab-el-Melek, un khalife ommeïade, qui donna l'ordre d'installer ainsi le bazar de Kairouan.

L'important faubourg des *Zlas* flanque la ville à l'ouest. Les Ouled-Zlas sont la tribu à demi nomade qui tient toute la plaine de Kairouan et dont les tentes noires paraissent juste au-dessus des moissons. Il y a du mouvement dans ce quartier; les métiers s'y exercent en plein air. Certains Zlas, devenus riches, ont de hautes

maisons; toutes les cases tournent le dos à la plaine, présentant une sorte de fortification percée de portes sur le Sahel.

Nous l'avons dit, et nous tenons à le répéter : ce serait se leurrer étrangement que d'ajouter foi aux descriptions des Arabes. Une sorte de rhétorique uniformément louangeuse les entraîne invinciblement. Chez eux, les mots sont grossis et déformés; les descriptions sont inintelligentes et ampoulées. Aucun édifice antique n'a été décrit scientifiquement par les Arabes; au contraire, une sorte d'illusion d'optique amplifie à leurs yeux les monuments de leur propre civilisation. En effaçant le mot « château » pour le remplacer par le mot « fortin » et le mot « ville » pour le remplacer par le mot de « bourgade », on ne ferait, dans bien des cas, qu'une œuvre de simple raison. Ce sont des cités des Mille et une Nuits qui s'écroulent; il n'en reste guère que d'informes décombres, un nom et une légende.

ARY RENAN.

(*La suite prochainement.*)